

Québec français



La peur d'avoir peur

Gilles Perron

Numéro 124, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

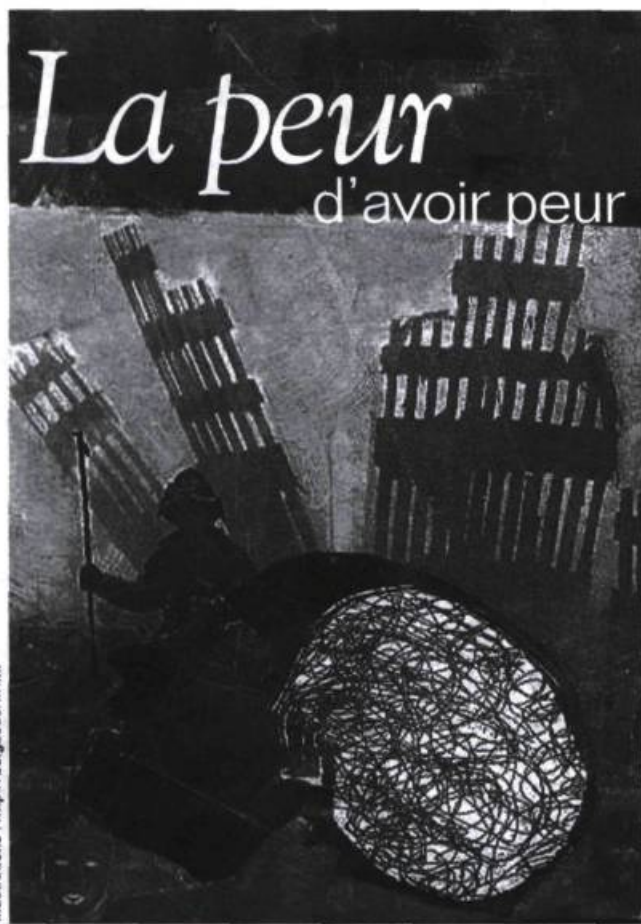
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2001). La peur d'avoir peur. *Québec français*, (124), 32–32.



Illustrations : <http://beigbeder.fr/fm>

GILLES PERRON

La phrase la plus souvent lue – ou entendue – depuis la fin de l'été 2001 ressemble à peu près à ceci : « Le monde ne sera plus jamais pareil après les événements du 11 septembre ». On remarque d'abord que la date tient lieu d'identification des événements en question. Insister sur cette date, c'est prendre conscience que les attentats s'inscrivent dans l'histoire avec une grande hache et que les manuels des petits Américains comprendront bientôt un paragraphe sur ces funestes attentats. Mais en attendant que le temps apaise la douleur des vivants, il faut bien s'interroger sur la représentation du monde évoqué. Et le monde, ici, c'est à sa dimension américaine qu'il est réduit, ce qui nous inclut puisque nos voisins du ROC ont admis en septembre que « nous sommes tous Américains », dans son sens restrictif étasunien. Ce que nous avons appris, ce qui a nourri notre compassion exprimée par des spectacles et des levées de fonds, c'est que nous sommes vulnérables. L'écroulement des deux tours newyorkaises, plus spectaculaire que les milliers de morts qu'on n'a pas retrouvés, est une preuve éclatante que même les Américains ne sont pas à l'abri et que, dans ce cas, c'est justement leur qualité d'Américains qui en fait des cibles mouvantes.

Plus au nord, au Québec, au Canada où nous sommes toujours et encore plus depuis que Jonquière s'est mis à voter libéral, nous avons compris, en comptant les victimes de septembre, que la mort peut aussi frapper chez nous. La guerre en Bosnie, malgré la couverture médiatique, n'avait guère frappé notre imagination : après plusieurs années d'informations quotidiennes, qui peut dire ce qui en était l'enjeu, qui se battait contre qui et le résultat politique et

humain des batailles ? Combien savent ce qui est arrivé au Rwanda durant les années 1990 : sont-ce les Hutus ou les Tutsis qui portent la responsabilité de ce gigantesque et terrible nettoyage ethnique ? Et voilà que, tout à coup, nous devenons experts en politique internationale ; nous pourrions presque, si on nous le demandait, situer l'Afghanistan sur la carte de notre nouveau monde ! Le cours de science politique accéléré que nous avons suivi, avec l'aide des médias, nous aura permis de savoir qu'il y a deux sortes d'Afghans : les méchants talibans et les autres. Et les talibans doivent être éliminés, pas parce qu'ils exercent une répression sur le peuple afghan, pas parce qu'ils font subir aux femmes de leur pays des violences inacceptables, mais parce qu'ils NOUS menacent.

Les talibans sont des fanatiques, et tout fanatisme est dangereux, excessif par définition. Le catholicisme a vécu dans l'excès, et l'histoire témoigne suffisamment de ses dérives. Mais peut-on affirmer sans rire que la chrétienté que défend aujourd'hui le croisé George W. Bush est exempte de tout fanatisme ? Lorsque ce dernier, au lendemain du drame, affirmait que Ben Laden était le diable en personne, et que le combat qu'il entreprenait alors contre le terrorisme était celui du bien contre le mal, on aurait très bien pu intervertir les noms et mettre ces propos dans la bouche du terroriste honni. Faut-il pour autant appuyer sans réserve les bombardements sur Kaboul et prendre le grand W pour un libérateur de peuple ? La peur qui nous habite depuis le 11 septembre, alimentée par les enveloppes d'anthrax, nous incite à oublier que les États-Unis ont, dans leur histoire récente, été complices de massacres : le sénateur Pinochet a bien profité de l'appui de son ami Kissinger, dans les belles années de la dictature. Surtout, il faudrait se rappeler que ce sont les États-Unis eux-mêmes qui ont armé Oussama ben Laden et les talibans, en des temps où ceux-ci résistaient à l'URSS ; comme ils avaient armé le bras de Saddam Hussein, dans les années 1980, alors que l'Irak faisait la guerre à l'Iran. Notre grand voisin du Sud n'apprend pas de ses erreurs : sa politique étrangère est strictement économique et son appui militaire va à celui qui sert le mieux ses intérêts du moment, quitte à ce que cela se retourne contre lui plus tard. L'appui inconditionnel des États-Unis à Israël ne se comprend pas autrement. Les nouveaux alliés pakistanais ont bien vu qu'ils peuvent, à leur tour, bénéficier des largesses américaines en reniant leurs anciens amis, les talibans. Devenu plus fort et mieux armé, le Pakistan sera-t-il un ennemi mortel dans quelques années, lui qui, avant le 11 septembre, était sur la liste noire, proscrit à cause de ses essais nucléaires ? Espérons que non.

En attendant, la meilleure façon d'honorer la mémoire des victimes des attentats serait de faire en sorte qu'un tel drame n'arrive plus. Il serait surprenant qu'on puisse convaincre en les bombardant des gens qui sont prêts à mourir pour la cause qu'ils défendent. La seule façon de désarmer les fous de Dieu, ce serait peut-être d'invalider leur cause auprès des leurs. En attendant, nous ferons des lois qui, pour chasser la peur, ouvriront la porte à tous les excès policiers.

